PQ
2623
E569
1911

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

Charles Van Lerberghe

Charles Van Lerberghe

ANTHOLOGIE

DES ÉCRIVAINS BELGES

DE LANGUE FRANÇAISE

Charles VAN LERBERGHE

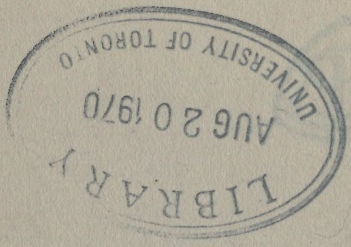
ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
DES
SCIENCES, ARTS ET LETTRES
5, rue Dante.

BRUXELLES
DECHENNE & Cie
LIBRAIRES
20, rue du Persil.

1911

PQ
2623
E569
1911



CHARLES VAN LERBERGHE

1861-1907

Charles Van Lerberghe collabora, à ses débuts, à la *Jeune Belgique*, au *Parnassse de la Jeune Belgique*, à *la Pléïade*, à *la Wallonie*.

Dans ses portraits d'auteurs M. Victor Kinon l'apprécie en ces termes :

« Charles Van Lerberghe appartient à la seconde génération de *la Jeune Belgique*. Avec Maeterlinck, Elskamp, Le Roy, il apporta dans notre renaissance littéraire une note d'idéalisme et de mysticité, contrastant singulièrement avec le coloris brutal et la sensualité rubénienne des « Jeunes-Belgique » de la première génération.

Très lié avec Maeterlinck, dont le rapprochaient une imagination un peu vaporeuse et une sensibilité inquiète du mystère, Van Lerberghe eut peut-être, avant lui, l'idée de

faire de la Mort, invisible et présente pourtant, le principe d'un tragique nouveau.

En même temps, Van Lerberghe essayait de formuler en petits vers flous et fluides, le rêve imprécis de son âme, l'émoi mystérieux de sa vie intérieure. Ces poèmes furent réunis dans les *Entrevisions*. Rien n'est plus raffiné que ces strophes menues, hésitantes et frêles, où d'idéales images, chargées d'émotion subtile et pénétrante, s'évoquent un instant dans le brouillard voulu, cherchent à suggérer ce qui ne se peut dire, ce qui se rêve à peine et constitue pourtant la vie profonde de l'âme.

Les *Entrevisions* font l'effet de ces heures laiteuses du crépuscule du matin, où l'on sent trembler dans la rosée, des branches que l'on distingue à peine, où des serpolets invisibles embaument l'air, où des voix d'oiseaux, à moitié endormis encore, risquent des notes pures et voilées...

Mais peu à peu le brouillard se dore et devient translucide ; des coins d'azur nacré sourient entre les branches ; des genêts s'allument, des coquelicots éclatent ; des palombes roucoulent dans les bois, la caille claque dans les blés ; l'alouette, comme une

fusée de sons, jaillit dans la lumière, et c'est l'aurore, et c'est la *Chanson d'Eve*. Ici tout est fraîcheur, grâce, coloris de pastel, musique surtout! Ce livre est un ravissant rosaire de cantilènes aériennes, que l'on dirait écrites pour les anges. Jamais peut-être la langue française ne se fit plus souple, câline et cristalline, ne fiança, selon une incantation plus pure et plus gracieuse, les sons de harpe aux battements de cœur et le parfum des roses au murmure des fontaines.

La Chanson d'Eve, est le plus beau poème qui ait été écrit en vers libres, je dirais plutôt en vers quasi libres ; car, bien qu'ils ne soient pas construits d'après le principe syllabique de la prosodie traditionnelle, leur rythme musical les y amène presque toujours».

La poésie de Charles Van Lerberghe, disait M. Francis de Miomandre, était la véritable poésie essentielle. Elle ne devait rien à la rhétorique, mais tout à l'ingénuité de l'imagination. Elle était suave et pure, puisée aux sources mêmes où s'alimente le *lied*. Nulle perversité en elle, nul faisandage, mais une naïveté délicieuse servie par une habileté si consommée qu'elle en était devenue inconsciente : le dernier mot de l'art.

En prose Charles Van Lerberghe apportait cette même musique que dans ses vers, ce même charme, cette même perfection.

Ajoutons qu'il fut un des très rares écrivains à pratiquer encore le style épistolaire. Les lettres qu'il écrivit à des amis formeraient un recueil des plus intéressants.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES DE CHARLES VAN LERBERGHE

Les Flaireurs, petit drame en 3 actes, en prose, pour le théâtre des fantoches. Edit. orig. Liège, ***la Wallonie,*** 1889, plaquette in-8° carré. Tirage unique à 25 exempl. hollande. Couverture gris de plomb, le titre en argent. — Edition nouvelle, Bruxelles, Lacomblez, 1841, plaq. gr. in-16. (Reprise par le ***Mercure de France.***)

Traduction en anglais, en allemand, en Italien et en tchèque.

Première représentation à Paris. le 5 février 1892, au ***Théâtre d'Art*** sous la direction de M. Paul Fort. Reprise à Paris au théâtre de l'***Œuvre,*** sous la direction de M. Paul Lugné-Poë, le 18 janvier 1856. Distribution : ***la fille,*** Mᵉˡˡᵉ Suzanne Després ; ***la mère,*** Mᵉˡˡᵉ Barbieri.

Entrevisions, poésies. Bruxelles, Lacomblez, 1898. Un vol. pet. in-8°, couverture ornée par l'auteur. (Appartient aujourd'hui au ***Mercure de France.***)

La Chanson d'Eve, poème. Paris, ***Mercure,*** 1904, un vol. gr, in-18.

Pan, comédie divine en 3 actes, en prose. ***Mercure de France,*** 1906, in-16. 176 p.

II

PROSE et VERS PUBLIÉS A DIVERSES ÉPOQUES

La Pléiade, (direct. R. Darzens), Paris ; 1886. Vers.

Parnasse de la Jeune Belgique, Bruxelles, Monnom, 1887. Vers. (Ce recueil contient la plupart des pièces parues dans la *Pléiade*, et un long fragment de poème inédit en alexandrins, Solyane (chant II), qui n'a pas été republié.)

Almanach de l'Université de Gand. Gand, Hoste, 1888. Les Kadines, Réveil, sonnets.

Ibidem. 1889. Reine illusion, conte en prose.

— 1897. La Belle et la Bête, poème (signé *Paul Florentin*.).

La Wallonie. Liège, 1888. L'annonciatrice, vers.
— 1889. Grégoire Le Roy, étude ; Maurice Maeterlinck, étude.
— 1889. La Grace du sommeil, conte.
— — Tale, en prose (non signé).
— 1890, Tale. en prose (signé).
— 1892, Image, vers.

La Jeune Belgique. Bruxelles, 1890. L'eau promise, poème, prose et vers (non signé).

La Pléiade (direct. Lacomblez). Brux. 1890. Solyane (fragm. du chant I).

La Semaine illustrée. Bruxelles, 1891. Les Conquérants, conte en prose. (Signé *Paul Florentin*).

Almanach des étudiants de Bruxelles. 1891 Deux Sonnets.

L'Indépendance belge. Bruxelles, 24 décembre 1893. La veillée, conte.

Revue-Journal. Liège, 1894. Quatre SONNETS. *Ibidem:* WATTEAU, vers ; TERME, huitains. (Les quatre dernières pièces portant la date 1885.) DÉGÉNÉRESCENCE, critique.

Le diable au corps. Bruxelles, 1894. RONDEL (signé *Camillle Hersent*).

L'art jeune (Stella). Bruxelles, 1895. L'INITIATION MATINALE, poème.

Album (inédit ; offert en 1897 à Stéphane Mallarmé par vingt-quatre poètes français). VERS.

La Société nouvelle. Bruxelles, 1895. FERNAND SEVERIN, étude. *Ibid.* MARIE BASHKIRTSEFF, étude.

Le Réveil. Gand et Bruxelles, 1895. FONTAINE DE VIE, poème.

L'Almanach des poètes. Paris, Mercure, 1896. NOVEMBRE. *Ibidem.* 1898. CALLADE.

La Plume. Paris, 1900. SÉLECTION SURNATURELLE, conte.

Revue générale. Bruxelles, 1900. LE THÉATRE D'OBERAMMERGAU, étude.

Vie nouvelle. Bruxelles, 1900. OFFRANDE, épitaphe pour un jeune poète : IMAGE, MARTHE, poésies.

L'Idée libre. Bruxelles, 1901-1903. VERS.

Ibid. mai 1904. VERS *retranchés de la* CHANSON D'EVE.

L'Ermitage. Paris, 1903. BERCEUSE DIVINE, vers.

Vie Intellectuelle. Bruxelles, 1908, n° 2. UNE REPRÉSENTATION DES FLAIREURS. *Ibid.* 1908, n° 10. LA PREMIÈRE IDÉE DE LA CHANSON D'EVE.

L'Indépendance belge, septembre-octobre 1896. LÈVE-TOI ET MARCHE, *(come forth)*, roman, traduit de l'ang. de Elis. St. Phelps, par Charles van Lerberghe. (Cette traduction, publiée en feuilleton, n'a pas paru en librairie.)

Vers et Prose. SELECTION SURNATURELLE. Tome III 1905, Tome IV 1906. *Ibid.* LE PRINCE DE SCYNTHIE.

ETUDES ET ARTICLES SUR CHARLES VAN LERBERGHE

Art Moderne : 1904. Georges Rency : TROIS POÈTES (Bruxelles).

La Roulotte : 1904. Numéro spécial consacré à Charles Van Lerberghe (Lac. Brux.)

Vers et prose : 1905. Tome IV. Maurice Maeterlinck : CHARLES VAN LERBERGHE ET LA CHANSON D'EVE (Paris).

Belgiq. art. et lit. : 1907. Tome IX. Grégoire Le Roy : CHARLES VAN LERBERGHE (Bruxelles).

Thyrse : 1907. N° 7. L. Dumont-Welden - CHARLES VAN LERBERGHE (Bruxelles).

Art Moderne : 1907. N° 44. Francis de Miomandre : CHARLES VAN LERBERGHE (Bruxelles).

Samedi : 1907. N° 36. Georges Rency : CHARLES VAN LERBERGHE (Bruxelles).

Art Moderne : 1908. N^os^ 9 et 10. Jean Dominique (Marie Closset) : HOMMAGE A VAN LERBERGHE. LA CHANSON D'EVE.

Progrès : 1908. N° 1. S Olschewsky : CHARLES VAN LERBERGHE (Bruxelles).

Vie Intellectuelle : 1908. N^os^ 5 et 6. Hubert Krains : CHARLES VAN LERBERGHE (Bruxelles).

Charles Van Lerberghe, par ALBERT MOCKEL. Mercure de France

VICTOR KINON : *Portraits d'auteurs.*

INSCRIPTION SUR LE SABLE.

Toute, avec sa robe et ses fleurs,
Elle, ici, redevient poussière,
Et son âme emportée ailleurs
Renaquit en chant et lumière.

Mais un léger lien fragile
Dans la mort brisé doucement,
Encerclait ses tempes débiles
D'impérissables diamants.

En signe d'elle, à cette place,
Seules, parmi le sable blond,
Les pierres éternelles tracent
Encore l'image de son front.

Celui que les dieux ont conduit,
Qui sur sa route les a vues,
S'arrête et contemple ébloui
Cette splendeur qu'il croit perdue.

Perdue ! Et des rayons s'y posent !
O voyageur, tu ne sais pas
Le sens mystérieux des choses ;
Elle, seule, ne le fut pas.

LA MESSAGÈRE.

Avril, et c'est le point du jour.
Tes blondes sœurs qui te ressemblent
En ce moment, toutes ensemble
S'avancent vers toi, cher amour.

Tu te tiens dans un clos ombreux
De myrte et d'aubépine blanche :
La porte s'ouvre entre les branches ;
Le chemin est mystérieux.

Elles, lentes, en longues robes,
Une à une, main dans la main,
Franchissant le seuil indistinct
Où de la nuit devient de l'aube.

Celle qui s'approche d'abord,
Regarde l'ombre, te découvre,
Crie, et la fleur de ses yeux s'ouvre
Splendide dans un rire d'or.

Et, jusqu'à la dernière sœur,
Toutes tremblent, tes lèvres touchent
Leurs lèvres, l'éclair de ta bouche
Eclate jusque dans leur cœur.

BARQUE D'OR.

Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles ;
Trois jeunes filles, d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire
Et qui tenait le gouvernail
Sur ses lèvres aux roses essences
Nous rapportait d'étranges histoires
Dans le silence.

Une qui était brune
Et qui tenait la voile en main
Et dont les pieds étaniet ailés
Nous rapportait des gestes d'anges
En son immobilité.

Mais une qui était blonde
Qui dormait à l'avant,
Dont les cheveux tombaient dans l'onde
Comme du soleil levant
Nous rapportait sous ses paupières
La lumière.

L'AMOUR.

Deux enfants jouent avec l'Amour.
L'un est aveugle, l'autre sourd.
Celui qui le voit, en silence,
Epie à ses lèvres l'apparence
D'un nom voluptueux et doux.
Il regarde ces lèvres où
Ce nom divin tremble et s'éclaire,
Voilé d'un éternel mystère.
Elles s'allongent avec langueur.
Est-ce un souffle sur une fleur ?
Ou ne serait-ce, ainsi qu'il semble,
Que le son d'un baiser qui tremble
Un son de soie et de velours ?....

Deux enfants jouent avec l'Amour.

Celui qui écoute dans l'ombre,
Entend son nom magique et sombre ;
Mais en cette âme d'obscurité,
La splendeur pâle et la beauté
De cet être inconnu qu'Il nomme,
N'est qu'un murmure doux et lointain,
Comme de roses et de satin....
C'est un bruit de mer qui déferle ;
Un bruit d'eaux où tombe une perle.
C'est un son clair, puis un son sourd.....

Deux enfants jouent avec l'Amour.

LA SURVENUE

En ces matinales nymphées
L'une est venue et l'autre aussi ;
Puis il en vint qui étaient fées,
Mais la plus belle est celle-ci :

Quoique ayant traversé le monde,
Quoique vieille de milliers d'ans,
C'est une fille aux boucles blondes.
Une enfant parmi les enfants.

Au pays où naît la lumière,
Ouvrant ses doux yeux éternels,
Par delà la mer solitaire
Elle est née, un jour solennel.

Au bord de sources enchantées,
Dans de grands jardins somnolents,
Des esclaves l'ont éventée
Avec de sourds éventails blancs.

D'autres oignirent son corps brun
De ruisselants et clairs parfums,
Pour qu'elle fût brillante et belle,
Et que la mort glissât sur elle.

Et puis au gré de son destin
Sur les eaux de la mer solaire,
Elle est partie un beau matin,
Dans le vent qui soufflait de terre,

Et maintenant elle est venue
Jusque sous notre ciel brumeux,
Et sa pensée est devenue
Un vague crépuscule bleu .

Faible et pâlie, un peu morose,
Couleur du temps, couleur des choses,
Moitié lune, moitié soleil,
Demi-songe, demi-réveil.

Et sa voix divine a chanté,
En son mystérieux langage,
Le doux songe de la beauté
A travers de pâles images.

SONGE.

Sur mes seins, mes mains endormies
Lasses des jeux et des fuseaux,
Mes blanches mains, mes mains amies
Semblent dormir au fond des eaux.

Loin des peines tristes et vaines,
En ce trône de ma beauté,
Calmes, lentes et frêles reines,
Mes mains songent de royauté.

Et seule dans mes tresses blondes,
Et mes yeux clos comme jadis,
Je suis l'enfant qui tient des mondes,
Et la vierge qui tient des lys.

Sur mes seins, mes mains endormies
Lasses des jeux et des fuseaux,
Mes blanches mains, mes mains amies
Semblent dormir au fond des eaux.

SORTILÈGE

Nul de nous ne prend garde
A celles dont l'étrange chant,
Si simplement, on dirait par mégarde
Et comme en se jouant,
Tisse autour de nous, dans le crépuscule,
Comme un voile d'enchantement ;
Un voile de songes pâles et roses,
Qui semble du feu dans l'air dissous,
Qui s'étend et s'interpose
Peu à peu entre le monde et nous,
Un voile aux subtils entrelacs
De rosacées et de campanules,
Un voile dont nous ne sortirons pas.
Nul de nous ne prend garde
A celles qui, mystérieusement,
Un étrange sourire aux lèvres,
Alors que nos âmes s'attardent
A de vaines chansons d'enfants,
Tracent autour de nous, comme en rêve,
Et comme en se jouant,
Des cercles de petits pas enchantés,
Toujours plus étroits et plus rapprochés,
Qui nous ferment, peu à peu, à la ronde,
Tout le vaste horizon du monde,
Des cercles dont nous ne sortirons pas.

EPITAPHE.

Sous ce marbre où croissent des lys
Avec des roses et du lierre,
Gît une enfant morte jadis,
Qui n'était qu'amour et lumière.

Quand vint le soir, un ange mit
Sur son front le sceau d'allégresse,
Et la mort calme l'endormit
Dans son éternelle jeunesse.

C'est pourquoi n'ayez de remords,
Passez, passants, la vie est brève,
Et les pleurs sont tristes au mort :
Qu'elle repose dans son rêve.

EXAUCEMENT.

Alors qu'en tes mains de lumière
Tu poses ton front défaillant,
Que mon amour en ta prière
Vienne comme un exaucement.

Alors que la parole expire
Sur ta lèvre qui tremble encore,
Et s'adoucit en un sourire
De roses en des rayons d'or ;

Alors que tes yeux s'illuminent
Et fixent en ton sombre sein
La visitation divine
Dont ils sont les miroirs lointains ;

Que ton âme calme et muette,
Fée endormie au jardin clos,
En sa douce volonté faite
Trouve la joie et le repos.

PREMIÈRES PAROLES

C'est le premier matin du monde.
Comme une fleur confuse exhalée de la nuit,
Au souffle nouveau qui se lève des ondes,
Un jardin bleu s'épanouit.

Tout s'y confond encore et tout s'y mêle,
Frissons de feuilles, chants d'oiseaux,
Glissements d'ailes,
Sources qui sourdent, voix des airs, voix des eaux,
Murmure immense ;
Et qui pourtant est du silence.

Ouvrant à la clarté ses doux et vagues yeux,
La jeune et divine Eve
S'est éveillée de Dieu.
Et le monde à ses pieds s'étend comme un beau rêve.

Or Dieu lui dit : Va, fille humaine,
Et donne à tous les êtres
Que j'ai créés, une parole de tes lèvres,
Un son pour les connaître.

Et Eve s'en alla, docile à son seigneur,
En son bosquet de roses,
Donnant à toutes choses
Une parole, un son de ses lèvres de fleur :

Chose qui fuit, chose qui souffle, chose qui vole...

Cependant le jour passe, et vague, comme à l'aube,
Au crépuscule, peu à peu,
L'Eden s'endort et se dérobe
Dans le silence d'un songe bleu.

La voie s'est tue, mais tout l'écoute encore,
Tout demeure en attente ;
Lorsque avec le lever de l'étoile du soir,
Eve chante.

Très doucement, et comme on prie,
Lents, extasiés, un à un,
Dans le silence, dans les parfums
Des fleurs assoupies,
Elle évoque les mots divins qu'elle a créés ;
Elle redit du son de sa bouche tremblante :
Chose qui fuit, chose qui souffle, chose qui vole...
Elle assemble devant Dieu
Ses premières paroles,
En sa première chanson.

★

Par cette porte de lumière
Que m'ont entr'ouverte mes mains,
Comment, moi, fille de la terre,
Saurai-je trouver mon chemin?
Elle est impénétrable et close,
Et toute obscure encor de roses.

Mais comme je parle en mon cœur,
Mes bras levés entre les branches,
Avec le calme et la lenteur
D'une chose qu'on fait en songe,
J'ouvre et détache, de fleur en fleur,
Tout le voile de roses blanches.

Et voici pâle, et peu à peu
Merveilleuse d'espace bleu,
Entre mes hautes mains d'où tombe
Le voile de ce jour mortel,
Naître l'immense fleur du ciel.

★

O beau rosier du Paradis,
Beaux rosier aux milliers de roses,
Qui dans les parfums resplendis,
Et dans la lumière reposes ;

O beau rosier du jardin clos,
Beau rosier aux roses altières,
Qui sur l'herbe étends les réseaux
Que font tes Ombres familières ;

Autour de qui, toutes tremblantes,
De l'Occident à l'Orient,
Ces humbles et douces servantes
Glissent et tournent lentement,

Jusques à l'heure solennelle
Où la nuit, à pas clandestins,
Entendant ses voiles sur elles,
Les confond toutes dans son sein.

★

Entre les biches et les daims,
Les bengalis et les mésanges,
Entre tout ce qui boit et mange
Dans le creux rose de ma main ;
C'est moi qui ai parlé enfin.

Entre les fleurs, entre les fruits,
Tout ce qui germe et qui fleurit,
En l'immense métamorphose
C'est moi qui fus l'humaine rose ;
Moi, qui la première ai souri.

Entre le ciel, entre la terre,
L'aube sainte et le soir sacré,
Entre les rires de la lumière,
C'est moi, au monde, la première,
Qui de joie divine ai pleuré.

★

Ma sœur la Pluie
La belle et tiède pluie d'été,
Doucement vole, doucement fuit,
A travers les airs mouillés.

Tout son collier de blanches perles
Dans le ciel bleu s'est délié.
Chantez les merles,
Dansez les pies !
Parmi les branches qu'elle plie,
Dansez les fleurs, chantez les nids ;
Tout ce qui vient du ciel est béni.

De ma bouche elle approche
Ses lèvres humides de fraises des bois ;
Rit, et me touche,
Partout à la fois,
De ses milliers de petits doigts.

Sur des tapis de fleurs sonores,
De l'aurore jusqu'au soir,
Et du soir jusqu'à l'aurore,
Elle pleut et pleut encore,
Autant qu'elle peut pleuvoir

Puis, vient le soleil qui essuie,
De ses cheveux d'or,
Les pieds de la Pluie.

⁂

★

« Suis-moi, suis-moi,
Suis ma voix, Eve blanche !
Par le bois enchanté,
De branche en branche,
Je vole et chante dans la clarté.

Je te suis, bel oiseau de mon âme,
Bel oiseau d'or, je te suis, je te suis !
Je te suivrais au bout du monde,
O bel oiseau de paradis ?

« Suis-moi, suis-moi,
Suis ma voix, Eve blonde,
Et suis mes ailes !
Par le bois enchanté je chante, je vole,
Je vole et je chante devant toi. »

Je veux te suivre où tu m'appelles,
O rayon vivant !
L'âme humaine, aussi, à des ailes
Si impatientes de tous les espaces,
Et des chansons
Si folles de tous les horizons !

« Elle est lointaine,
La région où je te mène ;
Il est lointain,
Le beau pays de l'éternel demain. »

Ah ! qu'importe, oiseau d'or, chante encore !
Il semble que j'entende, quand tu chantes,
Mon âme entière qui m'attire.
Je suis venue avant l'aurore
Pour te suivre, ô voix puissante,
A travers les bois et les landes,
Et toute la terre, oiseau d'amour.
« Ni mon nom n'est amour,
Ni beauté, ni puissance.

Je suis l'enfance du monde,
Et tout ce qui commence ;
Tout ce qui va vers un but clair,
Avec des yeux clairs.
Tout ce qui monte et qui s'élève,
Et qui aspire
A atteindre son rêve,
Sa propre fleur dans la lumière.

Je suis le désir, je suis l'espoir,
Aux souffles qui chantent,
Et le départ aux matins d'or,
Sur les vagues dansantes.

Suis moi, suis-moi,
Suis moi, fille humaine,
C'est le bonheur où je te mène. »

Je te suis, comme ton ombre légère
Vole après toi comme les fleurs de la terre.
Mais pourquoi
Es-tu toujours plus loin que moi ?
Pourquoi es-tu toujours en fuite,
Comme ce beau pays qui te ressemble ?
Petite flamme, allons ensemble,
Tu voles trop vite
Pour mon âme.
Puisque la route est longue encore,
Pose-toi un instant, dis, sur cette branche,
Petit oiseau du paradis,
Je voudrais te mieux voir,
Et que mes frêles doigts te touchent,
Petit oiseau blanc, couleur du temps,
Petit oiseau d'or, aux pattes d'argent.

« Je ne me pose pas.
Jamais ne se pose le Désir qui vole
Dans les ombrages d'ici-bas.
Il chante et veille,
Et ni les bosquets du sommeil,
Ni la nuit et ses rêts d'étoiles
N'arrêtent ses ailes. »

Ne puis-je au moins cueillir
Cette fleur du chemin,
Si pâle et si belle,
Si triste de mourir
Penchée dans la poussière ?
Elle s'est comme moi, tout un jour, approchée
De la lumière,
Sans pouvoir y atteindre.
Je voudrais l'y porter avec moi dans mes mains.

« Ne t'attarde pas en vain
Aux fleurs passagères ;
N'incline pas ton cœur vers la poussière,
N'écoute pas
Tout le ciel glorieux tressaille
D'autres chansons et d'autres ailes ;
Tout l'espace azuré s'enivre
De soleil ;
C'est dans les airs qu'il faut me suivre. »

Ah ! bel oiseau, hélas ! je suis lasse
Et mon cœur est las.
Tu as des ailes que les espaces
Ne fatiguent pas,
Bel oiseau de mon âme !
Toujours ailleurs est ton bonheur,
Toujours tes horizons s'effacent !
Je veux m'asseoir ici,
Ce soir, à cette place,
Entre ces fleurs ;

L'heure y est belle aussi,
Et c'est toujours le paradis.....

« Suis-moi, suis-moi,
Suis mes ailes et suis ma voix.
Par mes forêts et mes vallées,
Par mes solitudes profondes,
Je t'ai enchantée !
Tu me suivras au bout du monde. »

LA TENTATION

Shapes that coiled in the woods and waters,
Glittering sons and radiand daughters.
D. G. Rossetti.

Un silence se fit dans le déclin du jour.
Une plainte expira, puis un soupir d'amour.
Puis une pomme chut, une autre encore, et d'autres,
Dans l'herbe haute et chaude et l'ombre d'émeraude.

Le soleil descendit de rameaux en rameaux ;
On entendit chanter un invisible oiseau.
Une senteur de fleurs molles et défaillantes
Sur la terre glissa comme uue vague lente.

Et pour mieux enchanter celle qui vient, les yeux
Baissés, et comme en songe, et le cœur oublieux,
Par les troubles sentiers de ces jardins magiques,
Le soir voluptueux, dans les airs attiédis,
De ses subtiles mains complices étendit
L'insidieux filet des étoiles obliques.

★

Et je vis à l'entrée
De mes bosquets, ce soir,
Etrange et merveilleux,
Sa main blanche appuyée
A cet arbre aux fruits d'or,
Dont l'approche est fatale et l'atteinte
Mortelle, un jeune dieu.

Des roses couronnaient ses cheveux d'hyacinthe,
Et son visage ressemblait à l'amour.

Ni mes pas assoupis dans les fleurs de la terre,
Ni le son de mon cœur ne pouvaient le distraire
De ses songes. Il regardait dans le ciel bleu
Un étoile pâle,
Comme lui-même, et solitaire,
D'un long regard d'adieu.

★

Vous m'enseignerez la douceur,
O colombes, mes sœurs,
Et l'élévation,
Aigles des monts.

Vous m'enseignerez la fierté farouche,
Le calme dédain,
Vous, que pas une main ne touche,
Daims et daines de l'Eden.

Vous m'enseignerez les danses agiles,
Mes sœurs les gazelles,
Et les bonds exultants,
O jeunes faons.

Vous m'enseignerez les paroles subtiles,
Serpents radieux,
Et comment par elles
On s'égale à Dieu.

Vous m'enseignerez l'envol de la terre,
Chimères,
L'extase des airs ;
Et vous, Sirènes, toute la mer.

*

★

Je l'ai prise dans mes bras,
La petite sirène
Aux yeux éblouis.
Et voici qu'en chantant, ce soir, je la promène
En mon beau paradis.

Comme la lune sur la mer,
Sa longue chevelure bleue
Se mêle à la mienne,
Qui est d'or,
Sa belle queue
Traîne
Parmi les fleurs.

Comme elle a peur,
Comme son cœur bat sur mon cœur!
Je ne sais pas ce qu'elle pense.
Elle me regarde en silence,
De ses pâles yeux pleins d'effroi,
Où quelque étrange songe sommeille.
De la terre ils ne veulent
Rien voir que moi ;

Pour Elle, j'en suis la grande merveille,
Et le mystère.

Mais, parfois,
Elle étend les doigts,
Et touche l'air illuminé qui tremble,
Car la lumière et l'air ressemblent à la mer.

Et elle est triste, et parfois pleure.

Je veux la déposer, doucement, dans le fleuve,
Mon beau fleuve d'Eden, dont les divines eaux
S'en retournent parmi la chanson des roseaux,
Vers la mer infinie ; afin qu'il la ramène,
Heureuse et consolée, à ses sœurs les sirènes,
Et qu'elle joue encor, devant son miroir bleu,
A peigner en chantant ses longs et beaux cheveux,
Qu'ont effleurés, ce soir, quelques roses mortelles,
Et ces baisers humains que mes lèvres y mêlent.

★

Or, Vénus, une nuit, vint m'apporter des roses.
C'était dans le bosquet où je dormais encor.
Elle était nue, et blonde, étincelante et rose,
Et tout l'air sombre autour d'elle était d'or.

Dans la nuit chaude il volait des colombes.
Ses belles nymphes, à la fois,
— Elles avaient des ceintures
De pourpre sous les seins,
Et des roses dans leurs chevelures, —
Firent, sous leurs agiles doigts,
Résonner des lyres :
Et l'une dit : O reine ! vois.
Elle s'éveille, elle rit, étonnée.
Elle est semblable à toi, au jour où tu es née
De l'écume des eaux sur la mer du printemps.
Comme toi elle est blonde, et ce n'est qu'un enfant.
Regarde-là. Ses yeux émerveillés ignorent
Pourquoi tu lui souris et pourquoi nous venons,
Vénus divine, avec des fleurs et des chansons,
Du fond de notre nuit saluer son aurore ;
Et pourtant elle est comme une sœur de l'Amour.

Et je lui dis : O reine,
Comme ce nom dont mes lèvres apprennent
Le murmure ébloui,
Suavement sonne dans le silence,
Et comme ta présence
A parfumé la nuit !
Devant toi mes anges s'inclinent.
Et je t'adore, et je cherche en mon cœur
Des paroles qui soient,
Comme ta grâce et ta beauté divines.

Mais, hélas ! nos âmes humaines
N'ont pour dire leurs bonheurs,
Comme leurs peines,
Qu'un murmure ineffable, et des pleurs....

Et, tout à coup, dans le son de ma voix,
A travers l'air plein de chants et de roses.
Celle qui, de son souffle, anime toutes choses,
Doucement vint vers moi....

Et je sentis sur mon cœur embrasé
Comme des lèvres se poser.

★

O blanche fleur des airs,
Fleur de l'inexistence,
Aux immobiles mers
De radieux silence.

Comme la mort tu luis
Dans un ciel solitaire ;
De toi toute la terre
Est pâle, cette nuit.

O lune ! vois tes cimes
D'irrespirable paix,
Quels frissons unanimes
Montent de ces bosquets !

Vers tes calmes rivages,
Du sein tremblant des flots,
Quelle plainte sauvage
S'exhale, et quel sanglot !

O blanche fleur qui vois
Notre âme inassouvie,
Attire-nous à toi
Au-delà de la vie !

*

★

Parfois, ils viennent près de moi,
Du fond des nuits et des bois,
Sombres, terribles et doux,
Et se mettent à mes genoux ;
Et je caresse leurs fauves têtes.
Ils viennent du fond des bêtes,
Et des plantes,
Du fond des fleurs ;
Sur eux je chante.
Ils ne savent rien dire, ni rire encore,
Mais parfois ils pleurent.
Pour eux je suis toutes choses,
Les premières roses et le premier soleil.
Ils sont lassés infiniment
Vers moi ils ont marché longtemps

Et je les nomme
D'un nom mystérieux, et si lointain : les hommes.

★

C'est de leurs voix que j'ai redit
Leurs paroles, mais plus haut qu'elles,
Tu voles, ma chanson aux ailes
Bleues d'oiseau de Paradis !

O ma chanson, tu les dépasses,
Tu leur ouvres l'immense azur !
Et tu jettes leur rire obscur
En mille étoiles dans l'espace.

Leur pauvre cœur silencieux,
S'approfondit quand tu le touches ;
L'haleine qui naît de leurs bouches,
En toi devient souffle des cieux.

Monte chanson ! Et si ta route,
Là-haut se perd dans le néant,
Monte encore, le ciel t'écoute,
Et peut-être qu'un dieu t'entend.

★

O Dieu ! qui donc est là,
Dans le vide, au delà
De cette porte !
Qui s'est levé, devant
Moi, de la poussière morte
Et du néant ?

Oh parle vite ?
Ne me regarde pas de la sorte,
En silence ! J'ai peur ;
Ne fixe pas ainsi sur moi tes yeux avides,
Ma sombre sœur !

Es-tu mon âme,
Es-tu mon ombre ?
Qui que tu sois,
Va-t'en, fantôme !
Je ne veux plus te voir...
O mes anges, à moi !

LA FAUTE

Je l'ai cueilli ! je l'ai goûté,
Le beau fruit qui enivre
D'orgueil et je vis !
Je l'ai goûté de mes lèvres
Le fruit délicieux du vertige infini.
Mon âme chante, mes yeux s'ouvrent,
Je suis égale à Dieu !

Un autre monde de beauté
S'étend devant mes rêves ;
De toutes choses sur la terre se lèvent
De nouvelles clartés.
Ah ! tout n'était qu'illusion humaine,
Et songes décevants !
Pour la première fois je vois et je comprends,
Comme Dieu même.

Ah ! qu'en la paix de l'Eden il repose,
L'arbre miraculeux de lumière et de vie.
Où je devais trouver la mort !
Pas un frisson dans ses feuilles ravies.
Avec quel sourire de calme bonheur,
Il respire l'air empourpré du soir !
Et voici qu'à la place où furent ces fruits d'or,
Les rameaux innocents se sont couverts de roses.

★

Mon âme sois joyeuse !
Il n'existe pas. Il n'existe plus.
Je le sais de la mort, je le sais de l'amour,
Je le sais de la voix qui chantait sur la mer,
Je le sais du soleil, des étoiles, des roses,
De toutes les choses
Qui l'ont vaincu.
Il n'existe pas, il n'existe plus !

Va, ma chanson légère, va le dire
Par les eaux et la terre,
Partout où le jour luit ;
Va le dire en un rire éperdu,
Qu'il n'est pas, qu'il n'est plus,
Et que le monde enfin est délivré de lui !

★

Et je revis auprès de l'Arbre merveilleux
Le jeune dieu aux cheveux d'hyacinthe,
De roses couronné.
Ses regards qui suivaient l'amoureuse descente
D'une étoile, s'étaient avec elle inclinés
Vers la terre. Ses lèvres souriaient.
Il était nu ; je vis que j'étais nue,
Et je baissai mes paupières, émue
D'un trouble inconnu.

Et sa voix s'éleva dans le calme jardin.
Elle disait : Je suis l'Amour.
J'étais avant toutes choses,
O fille née de la terre et des eaux !
Ne crois qu'aux dieux jeunes et beaux,
Qui viennent dans la lumière
Couronnés de roses,
Et qu'accompagne la douce voix
Murmurante des colombes.

Il n'est pas d'autre dieu que moi.

★

Mon âme atteint ce qu'elle chante.
Elle s'élève en son rêve vivant ;
Ce qu'elle écoute, ce qu'elle attend,
Je le deviens, je suis mon chant,
J'habite ma lumière.

Mon âme atteint ce qu'elle espère,

Mon royaume s'est fait un son
De lyre, une fleur d'or, un rire
Dans l'air sonore que j'aspire,
Mon royaume s'est fait rayon,
Et ses portes flamboyantes
Se sont ouvertes dans ma chanson.

Mon âme atteint ce qu'elle rêve.

★

D'entre les roses de l'aurore
Elles sont venues, mes anges sonores.

Ils sont venus comme un rire dans l'air,
Et comme des souffles sur la mer.

Je me tenais, mains jointes devant elles,
Silencieuse, immobile et debout.

Ils m'ont saluée du vent de leurs ailes,
Et sont tombés à mes genoux.

Elles m'ont dit : Voici tes servantes.
Déjà leurs bouches m'effleuraient.

Leurs lèvres n'étaient pas de celles qui chantent ;
Leurs paroles n'étaient qu'un baiser.

Dans le grand matin diaphane
Ils sont venus mes anges joyeux.

D'un horizon de neige et de flamme
Ils ont fermé le monde à mes yeux.

De mes pieds clairs à ma tête blonde
Toute par eux jonchée de fleurs,

Ils ont tracé de grandes ondes,
Et des spirales de splendeur.

Puis frémissants, ailés sur moi,
M'ont toute entière et tous à la fois,

Au fond de leurs âmes altérées,
Longuement, doucement, comme une ombre aspirée.

★

Et je vous salue, ô mes Sons,
Ailes d'oiseaux chantants et d'abeilles,
Ailes de sylphes et de papillons,
Qui voltigez autour de mes oreilles.

Anges sonores aux ailes d'or,
Sons de soleil où je m'éveille,
Sons lents et longs, Sons blancs et blonds
De harpes et de violons,
Et de violes ;
Et vous, chansons aiguës de luths
Rayons de lune et sons de flûtes
Où je m'endors sous les étoiles.

Sons de mes mains. Sons de ma bouche,
Beaux Sons des lèvres qui se touchent,
Et de mon cœur qui bat ;
Sons de mes longs cheveux qu'on dénoue,
Où d'invisibles ailes jouent,
Si doucement, si bas,
Que le silence même ne les entend pas.

Sons de la mer où chantent encore
Les milles voix claires des fontaines ;
Sons de la terre, Sons des airs ;
Sons qui portez sur vos épaules
Des urnes de fluides paroles,
Et qui allez, à petits pas,
En des touffes de fleurs, où s'étouffent vos pas.

★

Approche, approche, ma bien-aimée.
Je danse à tes chants, dans l'ombre embaumée
Du beau pommier que Dieu défend ;
Je siffle et vais, je tourne et rôde ;
Ma robe est d'or et d'émeraude,
Et je m'allonge et je tends,
Entre mes lèvres et mes dents,
Cette pomme de soleil chaude.
Je suis le beau serpent dansant.

Colombe ! Colombe ! Colombe enchantée,
Qui te balance autour de moi,
Pourquoi as-tu peur, colombe blanche ?
Ecoute ma voix, colombe ma sœur.
Entre les branches descends dans ma danse,
Descends sur mon cœur, colombe d'amour !

Et je danse et je chante, et danse encore.
Je danse nue, éblouie et superbe,
Comme un serpent dans les hautes herbes.
Je danse et rampe dans les airs,
Comme une flamme de l'enfer.

Je danse ailée, frémissante et sonore,
Au fond du tourbillon vivant,
Du tourbillon qui me dévore,
Du tourbillon où je descends,
Je danse jusqu'à ce que j'en sois lasse,
L'âme enivrée et chancelante
Du vin et de la danse,
Et du vin de mon sang.

CRÉPUSCULE

De ces terrasses où, le soir, il flotte encor
Sur la terre assombrie un dernier voile d'or,
Nous regardons, tous deux, longuement, en silence,
Le monde qui s'efface et l'azur qui s'endort.

Il se tient près de moi. Ses grandes ailes blanches
Sont closes. Il songe ; et nul ne sait à quoi songent
Les Anges. Tendrement, près de lui je me penche
Sur l'Eden endormi.

Déjà, comme un baiser,
Tout un ciel frissonnant d'étoiles s'est posé
Sur ce sommeil heureux et ces rêves si calmes.
Pas un souffle ne vole à la cîme des palmes.

Seuls, dans le soir encor, s'élèvent jusqu'à nous
Les haleines des fleurs mourantes, et les doux
Soupirs harmonieux des obscures fontaines ;
Pourtant leurs voix aussi se sont faites lointaines.

Ah! vers quel grand silence et quel sommeil profond,
Voluptueusement, toutes les choses vont !
Ah ! comme tout s'apaise, et comme tout s'oublie !
Ce qui troublait ce bel Eden, c'était la vie....

Que je voudrais Lui dire, afin qu'il m'en console,
Par ce lent crépuscule, en de telles paroles,
Belles comme le soir, lasses infiniment,
Ce qui oppresse ainsi mon âme en ce moment !

Mais Il est si divin, si calme est son sourire,
Que, près de lui, toute parole humaine expire
Sur les lèvres. Sans doute, il ne comprendrait pas.
Son âme flotte sur les choses d'ici-bas,
Ainsi qu'une clarté d'étoiles étrangères.
Elle contemple, et rêve, ne sait de la terre
Que les soupirs d'amour et les pleurs du bonheur.
Et rien que d'éternel n'a pu troubler ce cœur.

« Que ce beau soir est plein de délices, ma Sœur. »

★

Vers le soleil s'en vont ensemble
Mes pensées, divines sœurs.
Elles chantent ; l'air pâle en tremble,
Comme s'il y tombaient des fleurs.

Une s'attarde la dernière,
Tristement, au bord du chemin
D'où monte l'âme du matin
Et la rosée à la lumière.

Celle-là qui s'évanouit,
Au fond de ces larmes mortelles,
Ne chante pas, mais c'est par elles
Que le soleil l'attire à lui.

★

Eve pleurait. Ses mains cachaient sa tête pâle.'
C'était le premier soir mortel.
Des êtres lumineux descendirent du ciel.
Et l'air s'emplit du chant de leur voix amicale.

Regarde, disaient-ils, si, dans ce soir d'été,
Tout devant nous pâlit et tremble,
C'est que le chœur entier des anges te ressemble,
C'est que Dieu ne nous fit que selon ta beauté.

Mais elle, tristement, levant vers leurs visages,
Ses yeux pâles et doux ;
« Peut-être ai-je été belle, un jour, ainsi que vous,
Ce soir, je ne suis plus semblable à mon image. »

★

O mort, poussière d'étoiles,
Lève-toi sous mes pas !

Viens, souffle sombre où je vacille,
Comme une flamme ivre de vent !

Viens, ô douce vague qui brille
Dans les ténèbres ;
Emporte-moi dans ton néant !

C'est en toi que je veux m'étendre,
M'éteindre et me dissoudre,
Mort, où mon âme aspire !
Dieu fort qu'elle attend
Aves des chants et des rires d'amour.

Viens, brise-moi comme une fleur d'écume,
Une fleur de soleil à la cime
Des eaux,

Que la nuit effeuille, que l'ombre efface,
Et que l'espace épanouit.

Et comme d'une amphore d'or
Un vin de flamme et d'arôme divin,
Epanche mon âme
En ton abîme, pour qu'elle embaume
La terre sombre et le souffle des morts.

*

En robe de pâle clarté,
Douce comme la nuit d'été,
Soyeuse et blonde,
Des fleurs de l'autre monde
En sa chevelure d'or,
Celui qui est l'Ange en voyage
Descend l'escalier des nuages,
Et vient vers celle qui dort.

Messager à l'âme sereine,
Il approche lentement,
Comme une aube lointaine ;
Et regarde, en se haussant
Sur la pointe de ses pieds brillants,
Dans le profond sommeil où murmurent
Des songes encore,
Dans la clarté de la petite âme,
Qui brûle dans la nuit.

Il souffle la flamme, éteint le bruit,
Met le silence de sa bouche

Sur la bouche qui sourit,
Et pose, doucement, sur le cœur qui s'apaise
Sa main qui ne pèse
Pas plus qu'une fleur.

★

Une aube pâle emplit le ciel triste, le Rêve,
Comme un grand voile d'or, de la terre se lève.

Avec l'âme des roses d'hier,
Lentement montent dans les airs,
Comme des ailes étendues,
Comme des pieds nus et très doux,
Qui se séparent de la terre,
Dans le grand silence à genoux.

L'âme charmante d'Eve expire,
Elle s'éteint dans la clarté ;
Elle retourne en un sourire
A l'univers qu'elle a chanté.

Elle redevient l'âme obscure
Qui rêve, la voix qui murmure,
Le frisson des choses, le souffle flottant

Sur les eaux et sur les plaines,
Parmi les roses, et dans l'haleine
Divine du printemps.

En de vagues accords où se mêlent
Des battements d'ailes,
Des sons d'étoiles,
Des chutes de fleurs,
En l'universelle rumeur
Elle se fond doucement et s'achève,
La chanson d'Eve.

SÉLECTION SURNATURELLE

CONTE

Depuis quarante jours terrestres le prince de Cynthie et son vieux serviteur Saturne s'étaient retirés dans la solitude. Tous deux vivaient au fond d'une immense forêt bleue dans une vieille tour d'où l'on découvrait au loin, au-dessus des cimes mouvantes, les flots d'une mer éternellement pâle.

Le prince se tenait assis, jour et nuit, au sommet de cette tour, le visage tourné vers la mer. Mais il était aussi étranger à la mer qu'au reste du monde, et il la contemplait sans la voir, le regard perdu dans l'invisible.

Il avait des yeux aussi bleus que l'espace, et une chevelure blonde aussi fine que des des rayons enveloppait son beau visage pâle et triste.

Saturne, lui, se tenait assis sur le seuil de

la tour dans l'ombre des profondes ramures. Il n'était pas moins triste que son maître, mais sa tristesse n'étant pas ineffable, il consolait sa pauvre âme solitaire, en l'exprimant sur sa flûte, et en la mêlant au chant des oiseaux, à la plainte du vent dans les arbres et aux soupirs de la mer lointaine.

Ils vivaient sans se parler. Un matin, cependant, Saturne, qui portait chaque jour à son maître une grappe de raisins pour le nourrir, trouva celui-ci si détaché du monde, si distrait de la vie, qu'il ne sut plus longtemps garder le silence.

— Maître, s'écria-t-il, vous mourrez!

Le prince ne répondit point.

— Que votre âme, poursuivit Saturne, ne s'offense pas de ma parole ; ce n'est pas de la grande tristesse de ne savoir pourquoi nous sommes tous si tristes, sur la lune, que vous mourrez ; c'est un secret de Dieu, mais un secret salutaire ; vous mourrez de silence. Le silence seul est mortel. Moi-même, depuis longtemps j'en serais mort, si je n'avais pour y exhaler ma peine, ce roseau. Elle s'est un peu dissipée ainsi, confondue avec la tristesse du vent, de la mer, de toutes choses.

Dites aussi votre âme, maître, exprimez-la dans l'air ; moi, d'en bas, je l'accompagnerai doucement dans l'ombre. Le prince remua les lèvres, fit un immense effort et dit :

— Ma voix se tait.

— Mais, dit Saturne, elle ne peut pas se taire. Il faut qu'elle parle, qu'elle chante surtout. Tout chante, tout tend à un son, ici-bas ; la mort seule est silencieuse. C'est pour chanter notre âme que Dieu nous a donné la parole. Se taire c'est offenser Dieu.

— Mon âme ne trouve pas de paroles, soupira le prince.

— C'est qu'elle ne cherche pas, répondit Saturne ; c'est qu'elle est indolente et lasse, qu'elle a sommeil de mourir. Ah! maître, votre serviteur n'a qu'une petite âme éphémère et bornée qui peut mourir, mais la vôtre, pleine de chants inouïs et de clartés latentes, ne le peut pas. Elle doit vivre. Et elle vous accable, vous étouffe, et elle veut crier! Vous êtes comme un homme qui joue de la flûte tandis que la mort entre dans ses mains. Il souffle, mais ne sait plus soulever ses doigts, et son souffle rentre en lui-même et il meurt étouffé.

« Votre âme, dites-vous, ne trouve pas de paroles ; mais pourquoi ne cherche-t-elle que dans les nuages où l'on ne trouve rien ! Il faut un peu de sens pratique dans la vie; il faut se tenir sur la pointe des pieds en contact avec la lune notre mère, afin de ne pas se perdre tout entier, se dissiper dans l'air bleu.

— Que voulez-vous donc ? demanda le prince avec lassitude.

— Voici, maître, je vous amènerai tous les mots que Dieu a créés à son image et à sa ressemblance, et dont les formes diverses vivent sur la lune. Je les rangerai autour de vous en un grand cercle, et vous vous tiendrez au milieu, ainsi que le soleil se tient au milieu des planètes. Alors, au son de ma flûte, je les ferai tourner, et vous jetterez sur chacun d'eux, tour à tour, le rayon de votre âme ; ainsi vous découvrirez ceux qu'elle cherche.

— C'est une ingénieuse pensée, dit le prince, mais voir tourner les mots autour de moi me donnerait le vertige.

— Alors, c'est vous même qui tournerez autour d'eux, au son de ma flûte ainsi que le soleil tourne autour des étoiles fixes.

— Non, Saturne, je ne puis penser en marchant; il me faut être immobile, à demi couché. J'ai besoin aussi de solitude, de silence....

Le prince réfléchit quelque temps, puis il ajouta :

— Ce n'est pas en ce pays non plus que jamais je découvrirai mon âme. Si loin que nous soyons du reste des vivants, nous n'en sommes pas assez loin encore ; il faudrait être ailleurs.

« Que le Temps éternel est beau, Saturne, lui qui a des ailes ! Il est, et il n'est plus; toujours il est ailleurs. N'existe-t-il donc pas une contrée au monde où l'on soit, aussi, toujours ailleurs ; un peu d'espace ailé?

— Certainement, dit Saturne, une telle contrée existe et nous irons y vivre. Je construirai un grand bateau d'ivoire et j'y amènerai tous les mots, afin qu'ils soient toujours en votre présence et ne vous échappent pas. Quand tous seront embarqués, nous mettrons à la voile ; et c'est pendant ce voyage en la pleine mer, où l'on est toujours ailleurs ; la nuit au claire de terre sur les eaux ; dans le calme et le recueillement, que vous chercherez parmi les mots ceux qui ressemblent à votre âme.

— Qu'il en soit ainsi, dit le prince en s'endormant.

Comme le grand effort de paroles qu'il avait fait ce jour-là l'avait épuisé, il dormit pendant une longue semaine.

Pendant ce temps Saturne se mit à l'ouvrage. Il ramassa une énorme quantité d'ivoire, le tailla en planchettes, et en construisit un grand bateau qui ressemblait à une arche. Puis il y planta les mâts, et y attacha des voiles de soie avec des cordages d'argent. Il sculpta enfin à la proue une mystique colombe blanche avec un regard pour le vague, qu'il peignit en bleu.

Lorsque le bateau fut achevé, il mit à l'ancre dans une anse, et partit pour le pays.

Un matin, le prince se réveillant dit : — Il pleut, le merle chante.

Mais il ne pleuvait pas ; c'était le troupeau léger et crépitant des mots qui passait, en faisant résonner la terre dure. Et le merle ne chantait pas ; c'était Saturne qui jouait de la flûte en menant le troupeau.

Le prince les aperçut comme ils descendaient le rivage. Ils s'avançaient en une longue file et passaient sur un pont de planches

du rivage au batean. Celui-ci à mesure qu'ils y pénétraient, s'abaissait sur la mer. Quand les derniers—c'étaient le zèbre et le zoophyte — furent embarqués, Saturne abattit sur eux la trappe, et alla chercher son maître.

Le prince descendit enfin de la tour, et Saturne lui mit autour de la tête une couronne de grappes de raisin, dont il ne réserva pour son front que le feuillage.

Et tous deux s'en allèrent en silence.

Lorsqu'il pénétrèrent dans le bateau, le soir tombait.

Le prince s'assit au gouvernail, et Saturne leva l'ancre. Ils entendirent un léger clapotement à la proue et virent reculer doucement le rivage. L'air tiède remuait. La mer était pâle et frissonnante.

Ils naviguèrent toute la nuit, n'ayant plus autour d'eux que la mer et le ciel où montait la terre. Saturne se tenait à l'avant et regardait dans le ciel ce mystérieux visage ; le prince, assis à la poupe, le contemplait aussi, mais dans le rêve des eaux.

Cependant, dans le silence, une rumeur de plus en plus distincte s'éleva, et bientôt ce fut

un bourdonnement tel que le bateau en devint comme une ruche flottante.

— Qu'est-ce qui ose ainsi troubler notre repos ? demanda le prince.

— Maître, dit Saturne, ce sont les mots qui s'éveillent. Ils dorment le jour quand les choses veillent, et veillent la nuit quand tout dort. C'est à ce moment qu'il faut les surprendre, le sommeil les a vivifiés.

— Introduisez-les dit le prince.

Et Saturne leva la trappe. Une foule innombrable d'êtres et de choses, s'agitant, se bousculant, poussant des cris féroces, se rua sur le navire. Ils grouillaient sur le pont, escaladaient les cordages, montaient jusqu'à la cime des mâts. Et la lourde et fauve odeur des foules s'élevait dans l'atmosphère.

— Chassez-les ! criait le prince, mais déjà Saturne s'était jeté sur eux, une hache à la main et en avait tué un grand nombre. Il refoula les autres dans la cale et, rabattant la trappe, s'assit dessus en s'essuyant le front. Mais la clameur continuait à gronder sous lui.

— Ah ! dit le prince consterné, comment trouver jamais dans cette foule infecte et tapageuse ce qu'il faudrait chercher dans le silence et la pure beauté !

— Maître, dit Saturne, c'est le plus vil bétail, et il importe de le chasser le plus vite possible pour qu'il ne nous rende pas l'air irrespirable. Voici sur notre route une grande île sauvage : un tel lieu leur convient, nous les y débarquerons.

Ils furent bientôt arrivés à cette île, dont la côte était couverte de forêts rouges. Saturne jeta le pont et leva la trappe. Et de nouveau le troupeau se rua sur le navire. Mais Saturne le chassa vers l'île en brandissant sa hache, et il y mettait tant de zèle que pas un seul mot ne serait demeuré à bord, si le prince n'était intervenu.

— Vous chassez les bons et les mauvais, criait-il, les purs et les impurs ; il faut garder ceux qui ressemble à mon âme.

Le triage était malaisé, mais Saturne imagina un expédiant rapide. Il tendit au-dessus de l'écoutille un grand filet à fines mailles solides, et força toute la bande à passer dessus, pour gagner le pont. De cette façon tous les grossiers passèrent et les minces, les délicats, les subtils retombèrent seuls.

— En voici un, dit Saturne, en montrant un adverbe énorme, quadrangulaire et qui pou-

vait bien peser dix livres ; je l'ai arraché aux mains d'un ecclésiastique. Pour convaincre le prince, il le laissa tomber à ses pieds, et tout le bateau en résonna jusqu'à la quille.

— Jetez-les à la mer, dit le prince. Qu'est-ce mon âme a besoin d'adverbes ?

Et Saturne pendant tout ce jour, comme un manœuvre, monta les adverbes dans une brouette et les déversa par-dessus bord. Quand il eut achevé cette besogne, il leva l'ancre et remit à la voile. La nef s'enfuit légère, comme une plume, sur les eaux.

C'était l'heure où tout incline vers son rêve. Un crépuscule d'or enveloppait la lune. La mer était devenue si calme que son souffle même ne s'entendait plus.

Saturne, s'étant assis aux pieds de son maître, celui-ci lui dit :

— Je commence à voir plus clair dans mon âme. Nous avons retrouvé le calme, le silence, et nous nous acheminons vers un lieu de beauté. Reposez-vous aujourd'hui, mon bon Saturne, mais demain vous enlèverez encore tout ce qui est laid, vieux, décrépit ou malade, car mon âme saine est éternelle jeunesse, tout ce qui pleure aussi, gémit ou

souffre, car ma souffrance ne peut s'exprimer par rien de ce qui souffre ; c'est plutôt une joie amère. Ne gardons que ce qui est pur et radieux ; ce qui est taciturne et calme ; ce qui ressemble à ces belles nuits sereines où nous voguons sur les eaux, au silence amical de la terre.

Il parla longtemps ainsi, puis tous deux s'endormirent, laissant le bateau suivre son chemin.

Le lendemain le prince désira visiter la cale : c'était la première fois depuis leur départ. Il descendit, suivi de Saturne, mais dès les premières marches s'arrêta suffoqué.

— Qu'est-ce donc qui rend ici l'air irrespirables? demanda-t-il.

— Ce sont, répondit Saturne, les parfums. Je les ai gardés ne sachant au juste s'ils étaient abstraits ou concrets ; ils flottent comme des âmes. Ce sont ceux des hélianthes, des géothropes, des sélénanthèmes, des fleurs les plus rares et les plus capiteuses du globe.

— Qu'ai-je besoin de ces parfumeries ! dit le prince, ouvrez les hublots. Jamais mon âme ne s'exprimera dans un parfum.

Saturne ouvrit les hublots et les parfums s'évanouirent.

Ils visitèrent tout le navire. Tout y était soigneusement disposé en ordre et rangé sur des tablettes. Ils virent d'abord les articles, les pronoms, chacun à sa place déterminée ou indéterminée. Non loin étaient les prépositions, les conjonctions, les interjections, toute la même ferraille qui sert à ajuster, à visser, à boulonner les pensées. Cela n'occupait pas beaucoup de place et ressemblait à l'étalage d'un quincaillier.

— Ce n'est pas beau, dit Saturne, mais c'est utile.

— Bah! dit le prince. Je sais qu'il est des gens qui construisent avec les mots des palais, des temples, des tours, des fontaines et que la vue de ces savantes architectures porte à la rêverie. Mais je ne suis pas un architecte.

Ils passèrent devant les rares substantifs qui avaient échappé à la grande expulsion, et devant les verbes de repos ou de mouvement latent. Comme c'était jour, tous dormaient.

— Même éveillés, disait Saturne, ils semblent dormir. On dirait des serpents. Ce sont

des êtres étranges, énigmatiques, et dont je me défie. Ils vivent et bougent en dedans ; à l'encontre de la plupart des autres êtres, qui sont morts ou endormis en dedans, et vivent en dehors....

Une intense clarté attira le prince au bout de galerie. Là, dans un rayon de soleil passant par la lucarne, s'amoncelait une telle richesse, qu'on eût dit que toutes les splendeurs du monde y étaient accumulées.

— Ce sont les adjectifs, dit Saturne, leur nombre est incalculable, mais je n'ai gardé que les plus beaux, les plus riches, ceux qui étaient d'une belle eau, les purs, les radieux, les éblouissants, les splendides....

— Assez, dit le prince; ce luxe n'est pas de mon goût. Suis-je un joaillier ou un orfèvre ? mon âme est simple et n'aime pas les vaines parures.

— Elle a raison, dit Saturne, c'est son état de grâce que de vivre toute nue. Nulle part la vanité de ce monde n'apparaît mieux qu'en tous ces affiquets et ces brimborions, dont les âmes sauvages s'ornent le nez et les oreilles.

Le prince prit entre ses doigts un de ces bijoux.

— C'est le brillant, dit Saturne, il est d'un prix infini ; mais il n'avait pas achevé, qu'il poussa un grand cri : le prince venait de lancer le brillant par le hublot.

Il passa comme un éclair dans le soleil, et chut dans les eaux avec un bruit liquide et doux, comme s'il éclatait en perles. Tous deux souriaient émerveillés, et continuaient à regarder la place où le brillant avait disparu. Tout à coup, le prince en jeta un second, puis un troisième, toute une poignée qui tombèrent dans la mer comme des étoiles.

Et Saturne, ébloui, riait, car son âme n'était pas moins simple que celle de son maître, et brusquement il plongea ses mains dans le tas et se mit, lui aussi, à lancer des étoiles.

C'était à présent une averse de splendeur si continue, qu'un arc-en-ciel y apparut à la face des eaux ; et c'était un tel gazouillement liquide, qu'il leur semblait entendre un chant d'alouettes.

Soudain tout cessa : ils avaient les mains vides. Mais Saturne apporta les interjections, les prépositions, les pronoms, tous les menus articles.

Après les pierreries, ceux-ci tombèrent

comme des pierres, C'en était fait de l'arc-en-ciel et du tirelis d'alouettes. Cependant, ils mettaient à disparaître une grâce spéciale. Etant plats et légers de nature, ils se jouaient sur les eaux en mille ricochets. Quelques-uns, comme de jeunes requins, plongeaient, bondissaient et rebondissaient, jusqu'à perte de vue.

Ce beau jeu aussi eut sa fin. Le prince et Saturne s'aperçurent qu'ils avaient jeté toute leur richesse ; que de tout ce qu'ils avaient emporté avec eux, il ne leur restait presque rien.

Cependant leurs âmes s'en étaient allégées. Ils avaient ri et souriaient encore. Pendant une heure, ils étaient redevenus des enfants. Une profonde paix se fit dans leurs pensées.

Lorsqu'ils remontèrent sur le pont ils virent que le bateau ne s'était pas moins élevé que leurs âmes. C'était à peine si sa quille effleurait encore les eaux.

A la tombée de la nuit, le prince s'était remis au gouvernail, Saturne lui apporta, comme de coutume, quelques mots qu'il plaça à ses pieds, sous la lumière de la terre.

Mais, ni cette nuit ni les autres, le prince ne

découvrit encore ceux que cherchait son âme, malgré que de lointaines lueurs lui en signalassent l'approche.

— Je désire, j'espère encore, s'écria-t-il ; apportez-les moi, car c'est dans cette voie que je cherche. Il me semble que je touche le fond de mon âme.

Et Saturne apporta ces deux derniers mouvements latents, qu'il posa aux pieds du prince, comme des serpents mystérieux. Celui-ci les considéra toute la nuit, et toute la nuit une extraordinaire flamme brûla dans ses yeux. A l'aube cependant, ses yeux s'assombrirent, et saisissant les deux verbes verts, il les jeta loin de lui dans les eaux.

— Il ne nous reste donc rien, soupira Saturne.

— Allez ! dit le prince, voyez, cherchez encore, fouillez dans la poussière, peut-être existe-t-il un dernier mot, et peut-être est-ce celui-là !

Et Saturne disparut sous le pont et se mit à fouiller dans les ténèbres.

Le prince demeura seul. La nuit tombait. Plus un souffle n'était vivant dans l'espace. Les voiles, le long des mâts, pendaient im-

mobiles, comme les feuilles d'une immense plante endormie. Seule, dans le pâle azur, comme une rose blanche, se levait radieuse, la terre.

La mer devint aussi calme que l'air. Elle était si diaphane, si invisible sous cette clarté qu'elle ressemblait, jusque dans ses profondeurs les plus lointaines, à de l'air, mais plus subtil encore ; à du pur espace à travers lequel passait, sans un reflet, la pure lumière.

Au fond de l'abîme, cependant, elle reposait, comme un voile d'argent, sur une flore immobile, ruisselante de perles.

Le nef, au-dessus de ce monde lointain, semblait flotter détachée de toute attache, libre dans le ciel, comme une étoile. Ils étaient dans la mer de la Sérénité.

Dans l'éternel silence, tout à coup, le prince entendit une voix inouïe. Elle venait des profondeurs de son être, et montait sur ses lèvres en chantant. C'était son âme.

Et il fut aussi plein de chansons et de frissons qu'une forêt qui s'éveille.

En ce moment, Saturne reparut. Son visage souriait. Il tenait dans ses mains, comme dans un coupe, quelque chose qui scintillait.

— Maître, dit-il, c'est tout ce qui nous reste, ce petit verbe qui tremble dans mes mains, comme une larme, et bat comme le cœur d'un oiseau de paradis ; c'est J'Aspire. Voyez, je le lève dans la lumière.

Et le prince, s'agenouillant, joignit les mains ; et, doucement, il répéta : Dans la lumière... J'Aspire !...

LETTRE DE ROME

Rome 28 novembre 1900.

... Que vous dire de Rome ? Ma tête en est si pleine que je ne sais, au milieu de toutes ces impressions, laquelle choisir. C'est à n'en plus finir si l'on commence. Il faudrait pouvoir en causer longuement entre nous des journées entières, ici, à Rome même.

C'est ce que je fais bien souvent malgré que je sois seul et pour soulager un peu cette solitude et ce silence qui oppressent, surtout devant les grands spectacles. Oui, bien souvent, en voyant une belle œuvre des hommes ou un beau site de la nature je songe à ce que je vous en dirai ; je vous le dis déjà en pensée. Votre bon souvenir m'accompagne tous les jours.

Vous n'êtes pourtant pas satisfait de moi.

Je suis, dites-vous, un barbare qui dit son fait à Rome, et vous constatez que nous différons vraiment beaucoup.

C'est vrai, au milieu de ces sauvages que sont les Italiens, je me sens un barbare, et je manque envers eux, et même envers Rome, de sympathie. J'examine en général les choses froidement. La plupart des voyageurs, au contraire, viennent ici, comme attirés vers un brasier, un feu qui les aveugle et les affole. Je suis venu à Rome calmement, sans grandes illusions ; aussi n'ai-je pas à en perdre. L'avantage de cet état flegmatique — et si flamand — c'est que les choses ne peuvent que devenir à la longue plus sympathiques, tandis que les emballés trouvent des déceptions tout le long de leur chemin.

C'est ainsi que peu à peu, à mesure que j'y continue mes excursions, Rome me devient plus familière et amie. Cela se fait même facilement. Rome n'est pas une méchante ville comme le sont, du moins en apparence, Londres et Berlin. On s'y sent vite chez soi. Elle a, dès qu'on s'éloigne de son centre hideusement moderne, des aspects de province. Elle a de vieilles ruelles avec de

l'herbe entre les pierres et où de bons ânes, lentement, traînent des charettes. Elle a des places infiniment calmes avec d'antiques fontaines et des maisons où plus rien ne semble vivre. Elle a des rues qui ressemblent aux rues de nos béguinages, toutes closes de murailles et où de beaux jardins apparaissent derrière de petites portes. J'adore la Rome calme et silencieuse. Dans ces quartiers reculés, mieux qu'au Forum et au Capitole, la Rome antique s'évoque à mon souvenir. Et je songe, avec délices, surtout à la cité intime, familiale, et amoureuse telle que tant de détails des poètes nous l'ont fait connaître : La petite porte, le *cave canem*, le vestibule, l'atrium, le triclinium, le petit jardin avec sa grotte et sa fontaine. On vivait beaucoup en dehors sans doute, mais une fois en dedans comme on savait s'y renfermer en paix ! Comme on avait le dédain de la rue et des passants ! Pas de fenêtres ! Et les magasins aussi, cela se voit à Pompéi, avaient leur discrétion, se retiraient de la rue, comme pour ne pas troubler le passant. Quelle abomination, à côté de cela, que cette Rome moderne avec son corso, ses vitrines de fournitures bêtes, ses réclames

américaines, toute sa camelotte et tous ses camelots.

Les cent églises de Rome, malgré que quatre-vingts sur cent soient sauvages au dedans et d'une déconcertante laideur au dehors, donnent cependant aussi à Rome un cachet de bonhomie. On se dit : où il y a tant de bons dieux il faut bien qu'il y ait aussi de bonnes gens. Et puis, tous ces prêtres et ces moines : Ceux-là songent au moins à autre chose qu'à voler leur prochain. Ils ont l'air humble en général, souriant, et plus jeunes de cœur, plus vierges de pensée que les autres hommes. J'ai toujours aimé les religieux et les prêtres. Nous autres, qui vivons d'idéal, avons avec eux tant de points de contact. Après tout il n'y a que les noms qui diffèrent et nous adorons tous le même inconnu sous des noms divers et des formes diverses.

Enfin, j'ai fait un grand pas vers une compréhension plus juste et surtout plus généreuse des hommes en ce pays depuis qu'un abbé français que j'avais rencontré et à qui je me plaignis des nombreux désagréments que j'avais eu à subir à Rome, me fit cette chrétienne réponse : Ils sont pauvres. beaucoup

meurent de faim, il ne faut jamais oublier cela.

On est obligé de côtoyer le bas peuple et les pauvres plus qu'ailleurs. On est assailli par les mendiants partout ; il faut, pour se rendre au Vatican ou au Capitole, traverser des quatiers auprès desquels notre rue Haute semble un faubourg Saint-Antoine. Il faut bien aussi affronter le voisinage populaire dans les églises, et à Rome, la misère est toujours aux pieds du bon Dieu et des Madones.

Je viens de me lamenter, ce soir, auprès de la bonne Marina, la propre servante tyrolienne qui est, avec sa patronne, la seule personne avec laquelle je me sois entretenu depuis que je suis ici. C'est que je suis criblé de puces, et, comme c'est un événement tout nouveau dans ma vie, cela me désole extrêmement. « C'est pas étonnant, me dit Marina, puisque vous êtes continuellement dans les églises. Il y a là plus de puces que de gens. La Madone même en a. »

La Madone à laquelle elle faisait allusion est celle de Saint-Augustin, une étrange idole toute couverte de diamants et d'*ex-votos*. Le peuple baise son pied et puis touche le bord

de sa robe à la façon antique des suppliants. J'ai en effet été là, l'autre jour, ainsi qu'à Santa Maria Sopra Miverva où il y avait foule, et c'est sans doute de là que j'ai rapporté mes puces.

J'ai assisté, dans cette dernière église, à une fête religieuse comme il ne s'en donne qu'à Rome. Jamais je n'ai rien vu de plus sauvagement splendide et cela vaut la peine que je vous le raconte au long. Ce sera pour ma prochaine lettre. Je vous parlerai aussi de ma visite aux catacombes de Sainte-Cécile, le jour de sa fête. J'ai été, sous certains rapports, vraiment émerveillé et ému.

Les temples, si l'on en excepte les très anciens hors les murs et Saint-Pierre, admirable par sa grandeur, sont tous, malgré leurs beautés, entachés de vices, et ils rebutent autant qu'ils attirent. Le baroque y sévit plus que n'importe où au monde. Ah ! ces colonnes torses du Bernin qu'Urbain VIII fit faire au moyen de charpentes, *droites*, elles, du Panthéon ! Se tordre, c'est si bien l'Italien ! Les Saints se tordent dans leurs niches, Dieu se tord lui-même au milieu de ses anges acrobates. Plus un geste, plus une ligne simple.

L'architecture des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, à Rome, a le *délirium tremens* dans les églises des Jésuites, et les trois quarts sont dans ce style ; les autres trépignent et c'est la danse de Saint-Gui du marbre et du bronze. Il est vrai que là cela redevient intéressant. On confine au style incas, et une idée apparaît, qui n'est pas bête : « Faire du style sauvage pour les sauvages », et le peuple, le peuple italien surtout, n'est que ça. Il n'aime pas non plus le geste simple et la concision. Il se tord, gesticule lui aussi, aime en tout l'byperbole et l'emphase. Surtout, il est ébloui plus que nous par tout ce qui est or, marbres de couleur, bronzes dorés, marquetterie, bariolage.

Les églises que les autres ont élevées sont certes plus belles, mais on y a partout raté l'effet : ces basiliques qui ont voulu devenir des églises chrétiennes, sont restées des basiliques et on y a l'impression d'être dans une salle des pas-perdus. L'absence, là-bas (je songe à Saint-Paul hors les murs, à Saint-Jean-de-Latran, etc.) du mobilier ordinaire de nos églises augmente encore cette impression. Le Panthéon, transformé en église, est certainement la moins religieuse du monde. Sa forme

circulaire, son ouverture au centre de la coupole par où Jupiter continue à rayonner et à pleuvoir, tout y est resté païen. Une autre église a été bâtie dans les Thermes, et les autels, au lieu d'abolir ce souvenir, ont pris un aspect de baignoires. Enfin partout ils sont restés écrasés par ce style païen qu'ils ont cru christianiser. Ils ont adapté avec talent. Mais le génie, c'était de ne pas chercher à accomoder le paganisme au Christianisme, de créer autre chose comme ont fait les barbares du Nord.

En somme, sous tous les rapports, le Christianisme n'a été compris que dans le Nord.

Vous me direz que je ne suis pas digne d'être à Rome.

Si pourtant, en un seul point qui, heureusement, est le plus romain de tous.

Il n'est qu'une chose qui, de ma part, ne sera l'objet d'aucun vilain dénigrement, une chose dont je ne vous parlerai jamais qu'avec admiration et respect. C'est Rome antique. Elle seule fut grande et d'une beauté sans alliage. Tout ce qui reste d'elle est pur, majestueux : Quelques colonnes, mais en granit, en porphyre ou en carrare, et si simples dans

leur beauté ! Quelques murs, mais de ceux qui expriment plus de puissance à eux seuls que tous les palais de la Rome moderne. Et quelques monuments restés encore debout comme ce sublime. Colisée et l'auguste Panthéon.

Et les nobles ruines de ce noble peuple impressionnent ici d'autant plus qu'il semble n'avoir avec les Italiens modernes que des dissemblances. Il ne se tord jamais, il est droit. Il ne fait presque pas de gestes, ou ce sont des gestes simples, horizontaux ou perpendiculaires. Il ne bavarde pas ; son style est même silencieux . Ce qu'il dit, il le dit sans phrases, lapidairement comme ses inscriptions. On peut lui reprocher son orgueil, jamais sa vanité.

Ce qu'il a bâti pour le peuple a la même majesté calme que ce qu'il a bâti pour les dieux. Enfin c'est beau immensément, cela, et cela seul !

Je vous en reparlerai longuement, ainsi que de la campagne romaine qui fait aux ruines des aqueducs et des tombeaux le plus magnifique cadre...

UNE REPRÉSENTATION DES " FLAIREURS ,,

(Extrait d'une lettre écrite le 22 décembre 1895)

Vous me paraissez aujourd'hui surtout si irascible et si grincheux que j'ose à peine vous parler de la représentation de mes *Flaireurs* à la « Maison d'Art ». Vous auriez certes été agacé si vous y aviez assisté, car ma petite pièce, en scène et mal jouée comme elle le fut l'autre jour, est une chose inconcevable. J'ai l'air de vouloir épater le public de la même manière que les Vingtistes et les Libres-Esthéticiens. On dirait l'œuvre d'un fou macabre. C'est le pendant scénique des Ensor, des Laermans, des Toorop... Et pourtant j'ai été sincère et mon but n'a été que d'écrire une petite scène à l'imitation du *Corbeau*, d'Edg. Poe, une chose que j'admire tant encore, et

dans la manière fantastique de nos vieux maîtres Dürer, Holbein, Breughel et les autres. « C'est grotesque, le public a ri et voilà tout » a dit le journaliste X..., mais la danse des morts et les vieilles tentations de Saint-Antoine sont grotesques aussi. Je ne m'exagère en aucune façon les mérites de cette petite fantaisie lugubre, bien au contraire, j'en déplore aujourd'hui la brutalité trop voulue, mais c'est égal, cette façon de juger une tentative d'art me révolte.

Cette représentation était si drôle, qu'il faut que je vous conte ça.

D'abord pensez donc que jamais personne ne m'a demandé la permission de jouer mes *Flaireurs*, et c'est par miracle, en jetant les yeux sur un communiqué de journal, que j'ai su que cette représentation avait lieu quelques jours après. Je n'ai naturellement pas été invité non plus à assister à une répétition et je crois bien que si je n'avais mendié une entrée, on m'aurait totalement oublié. J'ai assisté à ce long spectacle (*Le petit Eyolf* et les *Flaireurs)* au milieu du public, sans nullement me cacher et avec un calme que je ne me connaissais pas. V...., L.... et M.... étaient

là avec moi. Dès l'ouverture du rideau, constation déplorable. Les *coups*, ces fameux coups qui doivent rythmer cette marche funèbre dans les ténèbres ont l'air d'être frappés avec une règle sur une table. Nulle résonnance. Rien de sinistre. On entend des cymbales et d'autres bruits inexplicables. Mes petites femmes, dont l'une est charmante et joue tout simplement *en chemise* (cela n'a toutefois troublé personne, l'air n'était pas à la gaillardise, allez !) y mettent une grande conscience d'art, beaucoup de beauté, mais beaucoup de lenteur aussi. Ce que cela traîne ! Et cela devrait se passer comme un mauvais rêve dont on se réveille en sursaut. Exaspéré par les petits coups de règle et cette lenteur, je profite de l'ombre pour me glisser dans les coulisses pendant le court intervalle qui sépare les deux premiers tableaux. Là je vois Lugné Poe agenouillé devant un tambour, une baguette d'une main, ma brochure de l'autre, l'air inspiré et fou. Ne sachant qui je suis, il refuse de m'entendre, d'un geste de pythonisse qu'on voudrait arracher de son trépied. Je n'insiste pas et me retire derrière un portant. O... M.... est là, à l'harmonium,

et, je ne sais pourquoi, tout le monde à l'air de prendre les choses plus au sérieux que moi. Je lui dis pourquoi j'étais venu, car je venais de comprendre la cause de ces malheureux toc toc. Le tambour posé *à plat* sur le sol, ce qui n'est pas une manière de jouer du tambour, puisque la résonnance n'est plus possible. Je dis à M.... qu'il faudrait boum ! boum ! au lieu de toc, toc, et me retire après cette grande parole, laissant M.... ahuri à son harmonium. J'assiste de ma place à la troisième scène. Le public dans les ténèbres est silencieux et impénétrable. Je me l'imagine indifférent et aussi peu saisi de tout cela que je le suis moi-même.

Cependant, le grand vacarme commence derrière la porte, les coups enfin résonnent plus sourdement, la vieille dans son lit râle, la fille en chemise est à genoux devant son lit, supplie doucement et semble pleurer. Un morceau de la porte casse et tombe sur la scène, on voit un trou sinistre, la fille bondit les bras levés et se jette sur la porte, dont l'assaut a définitivement commencé. C'est réellement peu joyeux, aussi (graude sensation !) des dames de tous côtés se lèvent et

quittent la salle. Le public se réveille nerveux et frémissant, mais pas un mot. Toujours l'impénétrable silence. Enfin la porte cède, elle aurait dû tomber sur la scène laissant un grand trou vide, *sans personne*, faisant enfin silence après tant de vacarme — mais ne tombe pas. Le rideau se referme. On applaudit avec énergie. Combien sont-ils qui applaudissent ainsi ? Impossible de le savoir. Il y a trop d'amis, de « partisans » décidés à applaudir quoi qu'il arrive. Ce n'est pas moi qui ai parlé, c'est « Madame la Maison d'Art », on ne la huerait pasimpunément parbleu ! Les gens énervés, tous gens du monde après tout ! comprennent cela et s'abstiennent de contre-manifester.

Le gaz est rallumé, on s'en va en commentant cet abominable spectacle. Une dame près de moi s'écrie : « Si c'est là le théâtre de l'avenir, Dieu merci ! » — Un monsieur derrière moi dit : « L'auteur doit être un névrosé et un malade, on n'imagine pas de pareilles atrocités ». Puis on lui chuchote que l'auteur c'est moi, et il me regarde avec stupéfaction, presque avec effroi, comme on regarde un fou. « On ne s'est *au moins* pas amusé », dé-

clare un autre. Et il y en a qui déclarent que c'est très bien, qu'il y a sûrement des gens qui en auront leur nuit troublée. Hélas ! voilà le snobisme. Et j'entends ainsi des bouts de conversation très drôles, en revenant de l'enterrement, moi le fossoyeur.

Positivement je ne sais pas encore si le public a été bon ou mauvais pour moi et je ne le saurai jamais. Il a été remué certainement, mais est-ce de terreur ou d'agacement ? Pourquoi toutes ces dames se sont-elles levées au moment où la porte casse ? X prétend que c'est par mépris, « au lieu de frémir, dit-il, la moitié de la salle s'est levée irrévérencieusement et est partie avant la fin. Quand le rideau s'est fermé, une grosse dame a gloussé deux ou trois fois bravo ! d'une petite voix perçante. On a ri. Et c'a été tout ». Je ne sais. Peu de personnes devaient savoir que c'était à peu près la fin. Puis, ce n'est généralement pas au point culminant de l'action qu'on quitte le spectacle. Ici c'est d'autant plus absurde de le penser, que cette fameuse porte, derrière laquelle on allait peut-être voir la mort en personne, s'écroulait enfin. L'appréciation de X est aussi de trop mauvaise foi.

Vous pensez bien qu'on a applaudi et qu'on *devait* applaudir et qu'on aurait applaudi le diable. Il y avait là E...., L...., M...., toute la Maison d'Art, toutes les admiratrices de Maeterlinck, et les amis donc ! les bonnes mains de M...., de V...., de L....., de S..... Applaudissements qui tous ne signifient *rien*, mais qui faisaient beaucoup de bruit et que X a bien entendus. On a même tant claqué que les petites femme ont reparu, celle en chemise et celle en bonnet de nuit. Et elles avaient été si vaillantes et étaient si belles, que j'ai failli les applaudir moi-même. Voilà le compte-rendu des *Flaireurs*, vous ne l'aurez lu, je suppose, nulle part, car la Presse n'en a guère parlé. (Elle a été *évitée* aussi). C'est pourquoi il m'a amusé de vous le donner au long. Excusez-moi de ma suffisance. Vous savez comme la *gloire* enivre. Je sors d'en prendre....

LA PREMIÉRE IDÉE DE LA "CHANSON D'ÉVE„

Fragments d'une lettre de Ch. Van Lerberghe à l'un de ses amis.

... J'aime à supposer que vous ne m'écrivez que les jours noirs, les jours où il faut échapper un peu à soi-même en se confiant à ses amis, car sans cela je devrais vous plaindre. Comme votre lettre est triste!

Un certain passage même est d'une telle amertume que je ne puis comprendre ce qui peut bien en être cause. Dans tout ce que je sais de votre vie il me semble qu'il n'y a rien que je ne surmonterais. J'ai des ennuis équivalents et ce n'est pas à la façon dont je les porte qu'il faut les juger. Je les porte comme un âne, avec résigation, sans y songer, et sans changer mon allure ordinaire. Mon lot à

moi, c'est le misérable et précaire état de ma fortune, mes dettes, mon avenir incertain, l'inaptitude à toute fonction à force de ne rien faire... et enfin un cœur toujours vide et toujours affamé, ce qui est encore la pire des misères. Néanmoins ma frivolité et mon insouciance sont telles que j'oublie continuellement de prendre l'attitude qu'un aussi beau programme devrait m'imposer. Je suis généralement de fort bonne humeur. Pour l'amour de Dieu, devenez donc un peu philosophe — vous avez tort de les dédaigner, les philosophes. J'en lis en ce moment et l'état d'esprit dans lequel je me retrouve après ces lectures est ma grande volupté. On a vécu quelques heures dans le détachement du monde ; on a effleuré des rêves auprès desquels ceux de nos poètes à la mode ne sont que marivaudages et niaiseries ; on a l'impression d'avoir gravi des glaciers, d'avoir respiré un air tout-à-fait près du ciel. Pourtant « Ainsi parlait Zarathoustra » est d'une lecture assez rude. L'auteur n'y parle qu'en paraboles obscures et par versets comme un prophète. La tendance à simuler le « Livre Saint », Zend, Coran, Evangile, etc., tout ce

qui semble dicté par un Esprit incohérent et divin, est manifeste et un peu agaçante à la longue. Néanmoins il faut du génie pour penser et écrire ainsi. Or, la pensée de Nietzsche confie continuellement au sublime et son style est d'une beauté biblique. Il a des métaphores comme Isaïe et comme Eschyle. « Où donc est l'éclair qui vous lèchera de sa langue » — « L'homme n'est qu'un passage et un déclin » — « J'aime les grands contempteurs, puisqu'ils sont les grands adorateurs,» — « les flèches du désir vers l'autre rive» — « Au milieu des bois et des marécages, la faim s'empara de moi, dans la nuit profonde ». — A Schopenhauer il répond par ce mot qui résume et réfute toute une doctrine : « C'est vrai : nous aimons la vie, non que nous soyons habitués à la vie, mais à l'amour. » Vous connaissez son cri fameux, celui qui comprend tout Nietzsche : « L'homme est quelque chose qui doit être surmonté! » C'est égal, je ne voudrais pas trop vous recommander cette lecture agitée. Il ne faudrait d'abord en prendre que modérément comme dans le beau livre de choix que vient de publier le *Mercure*. Je sais votre goût pour les

penseurs calmes et sages. Vous m'en voudriez de vous avoir fait acheter celui-ci, qui est d'ailleurs coûteux...

... Vous me parlez du X., je l'ai reçu et suis de votre avis. C'est peu attirant. Ces histoires sont des faits divers amplifiés par un bon élève. Mais les faits divers ne sont pas mon genre de lecture. Il vient de se passer dans ce pays une histoire qui est tout à fait littéraire en ce sens. Un bel Italien poignardé un soir de ducasse (même ce détail, faire la description de la salle du bal, etc.) parce qu'il était trop beau et faisait tourner les têtes de toutes les jeunes filles du village. C'est très humain, je le veux bien et cela ferait aussi la joie de X... Moi je dirais comme les moines : « *Quid hoc ad œternitatem ?* » Et comme Lafontaine : « Peau d'âne ferait mieux mon affaire. »

C'est pour ces raisons extra actuelles que je ne m'amuserais guère à lire X... malgré le joli talent de conteur qu'il a. Je crois que c'est un observateur très fin, mais un peu frivole, comme les enfants aux portières d'un wagon.

Ils ne perdent pas un détail du voyage parce que dans leurs yeux il n'y a pas d'autre

pensée que de voir. J'envie quelquefois les observateurs et les peintres. Je vois très mal et synthétiquement, étrangement, à travers ou à côté, au-dessus ou en-dessous.

Aussi suis-je incapable de faire une description originale. Très souvent, comme ici en face d'un beau site, j'oublie que je regarde. Aux concerts populaires, de même, j'oubliais que j'écoutais et mon esprit divaguait en des sentiers perdus, d'où il fallait le ramener violement par les oreilles. C'est pourquoi je vous parle si peu des magnifiques spectacles que je vois ici. Vous qui en êtes absent (il est vrai que c'est peut-être pour cette raison même), en parlez avec un sentiment exquis. J'ai lu certains passages de vos lettres, sur les Epioux, l'*Esplanade,* Botassart, à X..., et nous nous en souvenons souvent en nos promenades.

... Ce n'est pas si beau que vous le dites, l'Esplanade du Château, mais je sens bien que, moi aussi, je n'oublierai jamais d'avoir été assis là, quelques heures. Je suis retourné ce matin même pour y lire le *Trèfle blanc* de de Régnier. Est-ce le milieu qui m'a favorablement disposé ou le beau talent de l'auteur?

Le fait est que j'ai trouvé ce petit livre adorable. C'est à lire, même à relire. C'est plein de trouvailles d'art, de mots heureux, de délicatesse, de goût. Pourtant dans le premier et le troisième conte du livre je trouve que la phrase trop trotte-menu produit à la longue une fatigue. Flaubert, à qui j'ai pensé souvent à cause de la justesse du trait qui peint et de la structure courte des phrases, a pourtant plus de variété. On a souvent l'impression d'une marqueterie. La monotonie et la brièveté des constructions est souvent aussi le défaut des poèmes de de Régnier. Par là comme par bien d'autres côtés, Griffin l'emporte sur lui. Il y a cependant juste à la fin de « Jours heureux » une phrase qui à mon sens est un chef-d'œuvre. Là tous y sont : Flaubert par le trait, la couleur, Châteaubriand par le rhythme et l'abondance, Bossuet même par la magnifique envolée de la phrase. J'ai pensé à la fin des *Thalysies*, vous vous souvenez, ces vers qui nous mettaient tout d'abord en une même admiration, Willems et nous. De Régnier est un écrivain assurément de premier ordre, mais c'est un dilettante. En tout ce qu'il écrit il y a une noble distinction, un

goût parfait, il sera de l'Académie au même titre que de Hérédia et A. France. Mais ce n'est pas un illuminé ; c'est au contraire un tempérament froid, sagace, quelqu'un qui ne s'emballe jamais. Il a des applications et des réussites étonnantes, comme ce joli pastiche dans le goût du XVII^e^ siècle, *Les petits messieurs de Nièvres*. C'est exquis, superfin, mais on n'imagine pas notre grand et tempétueux Verhaeren, par un exemple, écrivant de pareilles superfinesses.

Puisqu'aujourd'hui j'en suis amené à ne vous parler que littérature, je vous dirai que moi-même je m'y suis remis doucement. J'ai déjà quelques pièces, qui restent toutes inachevées, mais c'est un peu mon système de travail de laisser reposer mes ébauches et de les reprendre au hasard selon mon goût du moment. Je crois que ce deuxième volume trouvera plus facilement son titre. *La Chanson d'Eve* semble s'imposer, non seulement parce que tel est le titre d'un long poème que je mettrai en tête (je l'aime beaucoup) mais parce que de plus en plus, et malgré moi, c'est ce genre de chansons que chantent mes nouvelles pièces. C'est le thème repris de la fin

de « Psyché » et de « Sur le Seuil », mais d'une façon plus claire et moins intortillée. Mon Eve n'est point celle du Parnasse, aussi aurai-je soin de la faire chanter le moins possible en vers symétriques et réguliers. J'ai essayé, et, chose étrange, immédiatement tout me paraissait gâté, Eve devenait plastique, très définie et mes vers la martelaient comme s'il se fût agi de la figurer sur un bouclier de bronze. Je tombe très vite dans ce défaut que je veux éviter à tout prix.

Le sujet, c'est le premier éveil, le premier murmure, le premier ravissement devant les choses. Parlant de la vertu, mon Nietzche dit quelque part : « S'il te faut parler d'elle n'aie pas honte d'en balbutier ». Faisant parler Eve et parlant d'elle (comme d'une petite fille qui n'a pas fait ses classes, et toute nue), nous ne prétendons que balbutier. Après les choses qu'on ne fait qu'entrevoir, celles qu'on ne fait qu'entredire. Enfin on va encore une fois essayer, malgré que cela n'ait guère réussi la première fois, de dire les choses qu'on ne sait pas dire. Celles dont on dit vulguairement qu'on ne trouvera pas de mots pour les exprimer. Vous n'aurez jamais vu de pareils

balbutiements, car j'irai plus loin qu'Elskamp. Inutile d'ajouter que je n'étudierai ni Hugo ni Milton. Puisse tout cela ne pas vous scandaliser. Voici le sujet du premier poème, à demi achevé :

Aube du paradis. Paysage où rien ne se distingue encore, sorte de fleur immense et confuse qui s'ouvre lentement (facile à dire, mais, pour l'écrire, je ne connais jusqu'ici que Mallarmé dans le début de l'*Après-midi d'un Faune* qui ait su donner une pareille impression).

— Eve est là (description soignée). Elle est toute chose et ne sait que dire ; elle ne rêve pas même, « le monde rêve en elle ». Elle est plus biche que les biches, mais elle est tout à fait splendide. Elle cherche sa chanson, car voilà enfin que le monde qui atteint en elle son dieu, va s'exprimer pour la première fois. « Sa bouche est une fleur qui s'ouvre pour chanter! » Dieu lui vient en aide et lui dit : Donne à toutes ces choses un nom selon leur essence et leur ressemblance. Et Eve s'en va par les allées. créant pour les choses des paroles, les unes d'après elle, les autres d'après Dieu, et selon toutes sortes de simi-

litudes comme en trouvent les enfants et les sauvages : Chose qui fuit, chose qui vole, chose que touche, baiser de ma bouche, etc., etc. La dessus la nuit tombe, l'apparition du monde s'efface et Eve se tait, et tout se tait comme à l'heure où le rossignol va chanter. C'est alors que tout à coup sa voix s'élève. Eve chante.

Elle redit simplement, un à un, les mots qu'elle a créés. Elle redit comme une prière devant Dieu ses premières paroles en sa première chanson.

Je vous recommande la discrétion absolue auprès des poètes sur cet admirable sujet que tout le monde serait tenté de me voler, quoiqu'il n'y ait que moi pour le traiter avec maîtrise.

(24 juillet 1899.)

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

BIOGRAPHIE 5
BIBLIOGRAPHIE 9
INSCRIPTION SUR LE SABLE , ... 13
LA MESSAGÈRE 14
BARQUE D'OR 15
L'AMOUR 16
LA SURVENUE 17
SONGE 19
SORTILÈGE 20
EPITAPHE 21
EXAUCEMENT 22

LA CHANSON D'EVE.

PREMIÈRES PAROLES :

« C'est le premier matin du monde . . 23
« Par cette porte de lumière 25
« O beau rosier du Paradis 26
« Entre les biches et les daims . . . 27
« Ma sœur la Pluie 28
« Suis-moi, suis-moi 29

LA TENTATION :

« Un silence se fit dans le déclin du jour . 35
« Et je vis à l'entrée 36
« Vous m'enseignerez la douceur . . . 37
« Je l'ai prise dans mes bras 39

« Or, Vénus une nuit vint m'apporter des roses 41
« O blanche fleur des airs 43
« Parfois ils viennent près de moi . . . 45
« C'est de leur voix que j'ai redit . . . 46
« O Dieu, qui donc est là 47

LA FAUTE :

« Je l'ai cueilli ! je l'ai goûté 48
« Mon âme, sois joyeuse ! 50
« Et je revis auprès de l'arbre merveilleux . 51
« Mon âme atteint ce qu'elle chante . . 52
« D'entre les roses de l'aurore . . . 53
« Et je vous salue, ô mes dons 55
« Approche, approche 57

CRÉPUSCULE

« De ces terrasses, où, le soir, il flotte encor . 59
« Vers le soleil s'en vont ensemble . . 61
« Eve pleurait 62
« O mort, poussière d'étoiles 63
« En robe de pâle clarté 65
« Une aube pâle emplit le ciel triste . . 67

SÉLECTION SURNATURELLE 69
LETTRE DE ROME 86
UNE REPRÉSENTATION DES « FLAIREURS » . . 96
LA PREMIÈRE IDÉE DE LA « CHANSON D'EVE » . 103

Etablissements typographiques L. JUDON, rue du Centre,
CINEY

PQ
2623
E569
1911

Lerberghe, Charles van
Charles van Lerberghe

Due Date Bookmark

Robarts Library
DUE DATE:
Feb. 7, 1994

For telephone

Fines 50¢